

LA SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

Lecture du Dimanche

Publiée avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Montréal.

Paraissant le Samedi.

SOMMAIRE

ROME : séance de littérature classique ; nomination d'un évêque aux Indes ; canonisations et béatifications. — CHRONIQUE DIOCÉSAIN : ordination ; la fête de saint Ignace de Loyola au Jésus ; mort du F. E. de Poorler. — LA FRANCE CATHOLIQUE JUGÉE PAR S. Em. LE CARDI-



SOMMAIRE

NAL GIBBONS. — LE MONDE AUX PIEDS DU ROI PACIFIQUE. — MGR PERSICO. — CROIX D'HONNEUR ET MÉDAILLES. — UNE NOBLE LETTRE. — JÉRUSALEM. — TRISTES FRUITS DE L'ÉCOLE SANS DIEU. — LA VIERGE A VALENCE, ESPAGNE. — LA DOT DE NICOLE (suite). — PRIONS POUR NOS MORTS.

LE NUMÉRO

PRIX DE L'ABONNEMENT

LE NUMÉRO

2 Cents Une piastre par an, payable d'avance. 2 Cents

Les abonnements datent du premier de chaque mois.

Permis d'imprimer : † EDOUARD-CHS, Archevêque de Montréal.

Adresser toutes communications concernant l'administration à
F. M. EUSÈBE SENÉCAL & FILS, et pour la rédaction à **M. P. DUPDY**
 Bureaux : No 20, rue Saint-Vincert, Montréal.

PRIÈRES DES QUARANTE HEURES.

DIMANCHE,	7	AOUT	—Saint-Théodore de Chertsey.
MARDI,	9	“	—Saint-Esprit.
JEUDI,	11	“	—Sainte-Marguerite du L. Masson.
SAMEDI,	13	“	—Saint-Luc.

FÊTES DE LA SEMAINE.

DIMANCHE,	7	AOUT	—Dixième dim. après la Pentecôte. Saint Cajetan, C., doub., orns blancs. <i>On annonce la fête de saint Laurent et du jeûne de la Vigile de l'Assomption.</i>
Lundi,	8	“	—SS. Cyriac et Comp., MM., s., orns rouges.
Mardi,	9	“	—Vig. S. Pierre aux L., d. m., orns blancs.
Mercredi,	10	“	—S. LAURENT, D. M., d. cl., orns rouges.
Jeudi,	11	“	—Ste Philomène, V. M., doub., orns rouges.
Vendredi,	12	“	—Ste Claire, V., doub., ornements blancs.
Samedi,	13	“	—Vig. S. Alp. de Lig., E. D., d., orns blancs.

OFFICES EXTRAORDINAIRES.

ÉGLISE MÉTROPOLITAINE.—*Dimanche 7*, confirmation à 7½ heures A. M. Tous les soirs, à 7 heures, neuvaine préparatoire à la fête de l'Assomption.

GRAND-SÉMINAIRE.—*Dimanche 7*, ouverture de la deuxième retraite ecclésiastique.

SAINTE-ANNE—*Dimanche 7*, grand'messe pontificale à 10 heures.

Dimanche 7.—Solennité des titulaires des églises paroissiales de St-Liguori et Saint-Etienne. Fête de celui de Saint-Donat.

ROME.

Séance de littérature classique.— Jeudi 14 juillet, a eu lieu, dans la salle Clémentine, au Palais du Vatican, une séance académique solennelle donnée par les membres de l'Institut *L'Annino*, fondé il y a un an par le Souverain-Pontife et annexé aux Séminaire de l'Apollinaire.

Le Saint-Père a daigné présider lui-même la séance, à laquelle assistaient, avec le Sacré-Collège des cardinaux et les prélats et personnages de la cour, plusieurs éminents littérateurs et des députations des divers séminaires et collèges de Rome.

Le discours d'inauguration a été lu par un élève de l'Apollinaire, M. l'abbé Rossi, qui a mis en relief le caractère et l'importance des cours de haute littérature fondés par Sa Sainteté.

Des thèses littéraires ont été ensuite soutenues par quelques élèves de l'Institut, auxquels plusieurs des assistants ont opposé des objections. Ces objections ont été faites par Mgr Stefanopoli, sur le grec ; par Mgr Bartolini, sur Dante ; par le P. Val'e, de la Compagnie de Jésus, sur la littérature italienne, et par M. l'avocat Hilaire Alibrandi, sur la littérature latine.

Léon XIII a exprimé sa haute satisfaction aux professeurs et aux élèves et déclaré une fois de plus sa ferme volonté de promouvoir de toutes manières les bonnes études dans le clergé catholique, afin de venger l'Eglise contre les injustes accusations de ses ennemis.

Voici l'allocution du Souverain-Pontife, c'est un admirable morceau d'excellente latinité :

“ *Dimittere vos illaudatos nolumus, optimi adolescentes, qui, cum vosmetipsos penitioribus litteris tradideritis excolendos, Nobis primitias ac veluti libamenta studiorum vestrorum hodie dedistis.— Et pulchre quidem : nam sapienti magistrorum industriae satis videtur fuisse diligentia vestra consentiens, cum perspicere Nobis licuerit in maximis et oratoribus et poetis, quos vel antiqua vel recentior tulit ætas, virtutem ingenii vestri bene et naviter exercitam. Ita quidem curarum Nostrarum aliqui incipiunt non injucundi apparere fructus : eosque confidimus majorem copiam eandemque perennem consecuturam.* ”

“ *Id sane, ad Nos quod attinet, velle et curare studiose perseverabimus ; neque solum hac de causa quod mentem litteræ perpoliunt, quod ornant quod oblectant, etsi hæc ipsa permagna sunt ; sed præcipue et maxime qui amorem virtutis alere queunt, ipsaque veritas faciliorem habet in animos aditum, si litterarum lumen accesserit.* ”

“ *Interest præterea, iis qui Ecclesiam vituperant, re ostendere, hanc ipsam litterarum laudem, quæ in clero vetus est, nequaquam diuturnitate temporis interuisse.— Quoniam vere sunt litteræ velut flos puicherrimus totius humanitatis, perspiciant homines quæ e quanta vel hoc nomine gratia Ecclesiæ romanique Pontificibus debeatur.* ”

Voici la traduction de ce discours que nous empruntons à l'*Univers* :

“ Nous ne voulons pas vous congédier sans éloges, excellents jeunes gens, vous qui, étant livrés à la culture approfondie des lettres, venez de Nous donner aujourd'hui les prémices et comme un avant-goût de vos études. Vous l'avez fait avec succès, car votre zèle paraît avoir bien répondu aux soins habiles de vos maîtres, ainsi que Nous avons pu le constater à l'égard des plus grands orateurs et des plus grands poètes que l'antiquité ou les temps modernes aient produits, sur lesquels votre talent s'est exercé ingénieusement et heureusement. Ainsi commencent à se montrer les fruits, non certes sans saveur, de Notre sollicitude, et Nous avons la confiance qu'ils seront encore plus abondants et toujours durables. Pour Notre part, Nous continuerons à vouloir et à faire qu'il en soit ainsi, non seulement parce que les lettres polissent, ornent et charment l'esprit, ce qui est déjà un très grand avantage, mais surtout et principalement parce qu'elles peuvent nourrir l'amour de la vérité, et que la vérité elle-même trouve un accès plus facile dans les âmes à l'aide du flambeau des lettres.

“ Il importe, en outre, de montrer en fait à ceux qui invectivent l'Eglise que le talent littéraire lui-même, qui est ancien dans le clergé, n'a point péri avec le temps ; et puisque les lettres sont comme les plus belles fleurs de l'humanité, que les hommes sachent quelle reconnaissance ils doivent, à ce titre, à l'Eglise et aux Pontifes romains.”

Le Pape a ensuite distribué aux professeurs et aux élèves une médaille d'argent.

Nomination d'un évêque aux Indes.—Le Souverain-Pontife a nommé le P. Faseuille, de la Compagnie de Jésus, coadjuteur, avec future succession, de Mgr Canoz, évêque du Maduré (Indes-Orientales).

Mgr Joseph Faseuille est né à Aurignac, diocèse de Toulouse, le 26 septembre 1839. Il est parti en 1874 pour le Maduré, où il était supérieur du collège de Trichinopoly, collège qui compte de 1,000 à 1,200 élèves païens ou chrétiens.

Canonisations et Béatifications.—Le Souverain-Pontife se propose de célébrer, le 6 janvier 1888, fête de l'Epiphanie, la solennelle canonisation des trois Bienheureux de la Compagnie de Jésus, Claver, Berchmans et Rodriguez, et des sept Bienheureux fondateurs de l'ordre des Servites de Marie.

Cette grande cérémonie aura lieu dans la vaste salle qui s'étend au-dessus du vestibule de la basilique de Saint-Pierre.

Elle sera suivie pendant plusieurs dimanches consécutifs de la fête de béatification d'un grand nombre de serviteurs de Dieu. Ce sont d'abord les cinq Vénérables dont le procès est complètement terminé : Louis-Marie Grignon de Montfort, au diocèse de

Luçon, fondateur de la Congrégation du Saint-Esprit et des Filles de la Sagesse ; Gille-Marie de Saint-Joseph, de l'Institut de Saint-Pierre d'Alcantara ; Clément-Marie Hofbauer, Rédemptoriste, de Vienne ; Félix de Nicosie, capucin ; Inès de Beninganim, religieuse augustine d'Espagne.

Viendra ensuite le Vénérable Jean-Baptiste de la Salle, au sujet duquel le décret *tuto procedi posse ad beatificationem* est annoncé comme devant paraître très prochainement.

CHRONIQUE DIOCÉSAIN

Ordination par Mgr l'archevêque de Montréal, 31 juillet, à l'église du *Jésus* à Montréal.

Prêtrise.—RR. PP. E. Lecompte, J. Schmidt, S. J., Mr F. Bonnevillle, *Springfield* ; Rév. P. H. E. Vannier, C. S. C.

La fête de saint Ignace de Loyola, fondateur de la compagnie de Jésus a été célébré dimanche dernier à l'église du *Jésus*. Sa Grandeur Mgr de Montréal a officié à la grand'messe et à fait les ordinations ci dessus.

Les exercices des quarante heures commenceront jeudi prochain à l'église Notre-Dame de Pitié.

La messe d'ouverture aura lieu jeudi à 8 $\frac{1}{2}$. Vendredi messe de réparation à 7 $\frac{1}{2}$. Samedi, messe de clôture à 10 heures et le soir à 7 heures, amende honorable.

LE FRÈRE EUSÈBE DE POORTER

Samedi dernier ont eu lieu à la *Réforme*, les funérailles du frère Eusèbe de Poorter si soudainement enlevé à sa famille religieuse et aux œuvres de charité dont il était l'apôtre.

Bien des prières ont été récitées sur son cercueil. Plusieurs prêtres assistaient à la cérémonie qui a été particulièrement touchante.

Nous ne craignons pas de le dire, c'est une grande perte que Montréal, ou plutôt que toute notre province vient de faire. Le frère Eusèbe sera difficilement remplacé à l'hospice de St-Benoît-Joseph-Labre dont il était le supérieur.

Le monde a peu connu cet humble religieux ; mais que de pauvres, d'infortunés, de pauvres gens tirés par lui des voies du mal le pleureront ! Lui qui appartenait à une noble et riche famille de la Belgique a passé sa vie au milieu de toutes les misères humaines. Il en a été l'ange consolateur. Apostolat obscur, mais fécond, digne de l'admiration du ciel et béni de Dieu ! Il assure à l'âme cet éloge du souverain Juge qui regarde comme fait à lui-même tout service rendu au plus petit des siens ; " J'a-

vais faim et vous m'avez nourri ; j'avais soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais nu et vous m'avez procuré des vêtements ; j'étais sans asile et vous m'avez pris sous votre toit ; j'étais en prison et vous m'avez visité. ”

Ces paroles de l'Évangile sont comme un résumé de toute la carrière du bon frère Eusèbe.

Né à Ypres le 17 mars 1817, il entra chez les frères de la Charité le 27 mars 1842 et fit profession l'année suivante. Avec les frères Sébastien, Edmond et Lin il fut le premier de sa congrégation qui vint au Canada le 22 février 1865 et prit la direction de l'hospice St-Antoine fondé par le charitable M. Berthelet. Huit ans plus tard il fut mis à la tête de la *Réforme* et Dieu seul sait tout le dévouement qu'il apporta à cette institution comme aussi tout le bien qu'il y fit. En 1870 il fut rappelé en Belgique et nommé assistant supérieur d'une des plus importantes maisons d'aliénés. En 1881, nous le trouvons à Boston ; trois ans plus tard il était choisi pour fonder la maison de Détroit. On aimait à lui confier les œuvres naissantes ou difficiles. La simple énumération que nous venons de faire prouve la confiance que ses supérieurs mettaient en sa sagesse, en son talent d'administration et la place importante qu'il occupait dans son institut. Partout où il passa, on admira sa prudence, son tact, son immense charité.

L'année 1886 le vit revenir à Montréal. L'asile de la Longue-Pointe, destiné aux épileptiques et aux pauvres aliénés, venait d'être construit. Le frère Eusèbe en devint le supérieur.

Il portait bien ses soixante dix ans et rien ne faisait prévoir à ses amis une fin prochaine. Au mois de juillet dernier, il se préparait à entreprendre un voyage en Belgique pour affaires concernant sa communauté. Il avait retenu sa cabine à bord du *Parisian* et devait s'embarquer le 27 au soir. C'est le matin même de ce jour qu'il fut subitement frappé par la mort, sans qu'on pût lui porter secours ni lui administrer les sacrements. Mais le juste était prêt. Ayant toujours vécu pour Dieu, le frère Eusèbe pouvait le rencontrer à toute heure. Au lieu d'aller dans sa patrie terrestre il est parti pour la patrie éternelle. Il repose maintenant à côté d'autres frères au sein de cette ville de Montréal qu'il a édifiée par ses vertus, tout près de l'école de Réforme où sa mémoire reste en bénédiction. Nous offrons à sa communauté et aux pieux parents qui lui survivent nos condoléances les plus vives et les plus sincères.

La France catholique jugée par Son Eminence le cardinal Gibbons.—Son Eminence le cardinal-archevêque de Baltimore est rentré dans sa ville métropolitaine et a été reçu en triomphe par tous les habitants, catholiques aussi bien que protestants. Le Cardinal est monté en chaire et a raconté à ses diocésains, le

voyage qu'il vient de faire en Europe. Voici en quels termes il a parlé de notre pays :

“ En quittant l'Italie, je me suis rendu en France, afin de visiter quelques-unes des maisons mères qui ont des établissements dans ce diocèse. Ceci va peut-être vous causer quelque surprise, mais il n'en est pas moins vrai qu'il existe dans cette ville quinze institutions dont le berceau est en France. Chère vieille France catholique ! Elle est aujourd'hui ce qu'elle a été pendant des siècles dans le passé, la mère vigilante de fils et de filles qui ont répandu partout la semence de la religion.

“ De toutes les institutions de ce pays je n'en ai pas trouvé de plus intéressantes que celle des Petites-Sœurs des pauvres. Elles ont dans leur maison de Bretagne près de mille Sœurs, novices et postulantes venues de tous les points du globe. Un grand nombre sont nées aux Etats-Unis, quelques-unes à Baltimore. Le fondateur de cette institution a aujourd'hui quatre-vingts ans, mais il jouit d'une bonne santé. Depuis l'établissement de l'Ordre, en 1840, plus de 250 maisons ont été fondées dans toute l'étendue du monde et plus de 100,000 vieillards y ont été recueillis. Sur ce nombre environ 70,000 sont morts ; 30,000 reçoivent l'hospitalité aujourd'hui. Ces chiffres ne démontrent-ils pas l'admirable dévouement des Sœurs, dont la vaste charité ne fait aucune distinction de culte ou de couleur ? Tout ce qu'elles demandent, c'est qu'on leur permette de soigner les vieillards et les infirmes, à qui elles adressent ces paroles du Sauveur : “ Venez à nous, vous “ tous qui portez de lourds fardeaux, et nous vous soulagerons. ”

“ J'allai ensuite à Reims, où le Cardinal-Archevêque m'offrit l'hospitalité la plus cordiale. Vous n'ignorez pas que c'est à Reims que tous les rois de France, depuis le cinquième siècle jusqu'à Charles X, étaient sacrés et couronnés. Si j'ai autant parlé de la France, c'est qu'elle a beaucoup fait pour la religion et qu'elle n'a pas peu contribué à l'indépendance américaine. Il n'y a peut-être pas un seul Etat dans ce pays qui n'ait été parcouru par les missionnaires français. Lorsque le vent de la persécution soufflait sur la France, il a poussé sur nos rivages des prêtres et des missionnaires qui ont laissé derrière eux l'empreinte de leur zèle et de leur sainteté. Il n'est que trop vrai que l'impiété triomphe en ce moment en France, mais sous l'écumé de la surface il existe un courant transparent et sain de charité et de religion qui apporte la joie au cœur de la nation. Quant à moi, lorsque je considère les sommes souscrites chaque année en France pour construire des églises et des écoles ; et que je constate que sur les sept millions de francs donnés annuellement pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi, ce noble pays en verse plus des deux tiers pour sa part ; lorsque je considère les offrandes magnifiques qu'il dépose aux pieds du Saint-Père ; lorsque je considère qu'il envoie ses fils et ses filles remplir des missions de charité dans toutes les parties du monde ; lorsque je considère que ses séminaires sou-

remplis d'une ardente jeunesse attendant avec impatience le jour où elle pourra prêcher l'Évangile ; lorsque je considère le nombre considérable d'hommes et de femmes appartenant aux plus hautes classes de la société qui se consacrent au service des pauvres, je ne puis désespérer de la France. Tant d'héroïsme dans sa charité et dans la religion doit plaider pour la France devant le trône de Dieu."

Nous avons voulu citer tout entier le jugement du Cardinal-Archevêque de Baltimore, dit la *Semaine* de Paris, ces paroles d'un des plus fermes esprits de l'Amérique sont pour nous un encouragement et une force au milieu des angoisses du temps présent.

LE MONDE AUX PIEDS DU ROI PACIFIQUE.

L'archevêque de Florence, S. G. Mgr Cecconi, a adressé, sous ce titre, au clergé et aux fidèles de son diocèse une importante Lettre pastorale dont nous recevons un exemplaire tiré en brochure. C'est le développement et la suite de sa mémorable Lettre sur la paix religieuse, qu'il publia à l'occasion des fêtes de Florence.

"L'Italie, dit-il, possède en elle-même le meilleur remède de ses maux. Séduite par la manie d'atteindre une forme spéciale de grandeur civile, victime surtout de la persistance conjuration des sectes, elle a paru oublier, pendant de longues années, ce qui, de tout temps a formé sa plus grande gloire et lui assure la primauté sur toutes les nations.

Pour lui rappeler qu'elle a chez elle ce précieux trésor, il a fallu que, regardant au dehors, elle l'aperçût comme dans un miroir. Alors, elle a secoué sa torpeur ; elle s'est mise à réfléchir et elle s'est posé à elle-même cette demande : pourquoi donc ne fais-je aucun cas de ce que je possède et ce que tous les peuples tiennent dans la plus haute estime. Pourquoi donc dois-je tolérer que le Pontife Romain qui, tant de fois, a sauvé l'Italie des ennemis extérieurs et ramené la paix à l'intérieur, qui, par sa mission universelle, assure à l'Italie, même pour les temps à venir, une gloire impérissable et les plus précieux bienfaits, soit présenté à mes fils comme un obstacle à la grandeur nationale, voire comme un ennemi de la patrie ?"

La-dessus, l'éminent archevêque signale le retour qui s'opère vers les idées saines et justes et le langage nouveau que l'on entend jusque parmi ceux qui étaient imbus de funestes préjugés. C'est dans leur camp que l'on a entendu proclamer que : " Léon XIII ne le cède à qui que ce soit dans son désir d'assurer la prospérité et la grandeur de l'Italie, " que " si le Chef suprême de l'Église catholique déclare sa situation insoutenable, il a parfaitement raison, " que " son influence s'étend au monde entier, " et qu'un pouvoir entouré de tant de prestige " n'est pas un malheur pour la nation au milieu de laquelle il se trouve, " enfin que " les Italiens doivent se souvenir qu'il est aussi un Italien celui devant lequel le monde vient s'agenouiller."

« Or, poursuit Mgr Ceconi, celui dont il a été dit qu'il n'est pas un homme ordinaire, a prononcé une parole de paix, et, toujours cohérent à lui-même et à la parole de ses prédécesseurs, il a indiqué les conditions qu'il appartient à lui seul, maître de vérité et de justice, de déterminer. On ne saurait considérer, il est vrai, comme facile, rapide et sans difficultés l'accomplissement des vœux de Léon XIII, de ce père aimant qui, quoique offensé, tend la main au fils prodigue. Trop nombreux et divers sont les obstacles, trop grand est l'orgueil des hommes du monde, trop acharnée la haine des sectes. Mais tout bon citoyen peut porter sa pierre au grand édifice de la pacification, avec un progrès lent mais sûr, en procurant d'imprimer dans l'esprit de tous, comme elle existe dans celui de beaucoup, la profonde conviction que du Pontificat romain seulement l'Italie peut attendre le salut et le vrai bien-être. C'est à ce but noble et saint inspiré par la plus pur amour de l'Eglise et de la patrie, que doit être désormais l'activité commune. Et pour qu'il n'arrive pas que de fausses ou dangereuses doctrines ou que des opinions spécieuses égarent les écrivains et fourvoient les actes des bons catholiques, il faut que tous s'en tiennent à une seule parole, à celle du Pontife Romain. Qu'il soit lui le Père, le chef, l'arbitre suprême. Que nul ne prétende le précéder, mais que tous le suivent. Qui oserait, en effet, s'estimer plus sage que lui ? »

Et afin de donner à ces sentiments de soumission et de fidélité une expression pratique et propre à les affermir, à les propager partout, Mgr Ceconi invite tous ses diocésains à prendre part avec une noble émulation aux fêtes du Jubilé sacerdotal de Léon XIII et à contribuer, notamment par de généreuses offrandes, au succès de l'Exposition Vaticane.

MGR PERSICO.

Nous lisons dans *La Croix* du 5 juillet :

« Le Pape possède des ambassadeurs d'un ordre à part et les journaux qui s'étonnent des succès de sa diplomatie pourraient envisager d'abord les bonnes raisons de ses envoyés et ensuite leur qualité.

« Un conflit existe depuis des siècles entre l'Angleterre et l'Irlande, et rien n'est plus délicat que de s'interposer entre deux fractions d'une même nation ; cependant les Anglais protestants, comme le protestant M. de Bismarck, ont fini par comprendre que pour traiter avec leurs sujets catholiques, il faut s'adresser à leur chef le Pape ; et le Pape a osé assumer la responsabilité qui lui était demandée.

« Dernièrement, à Londres, pour représenter l'Eglise catholique au milieu de tous les princes et à la tête du corps diplomatique, Léon XIII envoyait un prélat grand seigneur, et portant avec lui les reflets anticipés du cardinalat. Ce prélat a tenu une grande place là-bas, et il vient de quitter l'Angleterre pour se rendre à Munich, où il doit traiter avec tous les rois de l'empire d'Allemagne.

« Mais pour la question d'Irlande, ce n'est point un prince avec sa suite qui vient de Rome. On le voit depuis cinq jours à Paris

sous ses habits de prêtre anglais, traversant nos rues à pied, avec simplicité, accompagné de son secrétaire Mgr Gualdi, et chacun, sans les connaître, dit : Quelle bonhomie ! quelle simplicité ont ces voyageurs ! On les respecte sans crainte.

* * *
“ Mgr Persico, archevêque de Damiette, est un pacificateur toujours heureux, qui trouve d'abord dans la prière qu'il sait prolonger, et dans une longue et humble expérience, le secret de sa réussite.

“ Religieux capucin, il est parti pour les Indes à l'âge de 22 ans, il en a parcouru tous les diocèses, a été même en Tartarie chinoise, a été fait prisonnier pendant l'insurrection militaire de 1851, puis y fut sacré évêque, il y a 33 ans, en 1854.

“ Venu à Rome, rendre compte de ses travaux à Pie IX, qui a apprécié ses œuvres aux Indes, il fut enlevé à cette mission pour le service de l'Eglise.

* * *
“ A ce moment la terrible guerre de sécession s'achevait aux Etats-Unis, pays de langue anglaise, et les catholiques qui représentaient le vieil élément français de ce pays, avaient pris parti pour le Sud contre le Nord. Le digne évêque de Charleston (Caroline du Sud), dont les diocésains furent battus, s'était fortement compromis ; il était persécuté et obligé, à la suite de la victoire protestante du Nord, de quitter son diocèse. Il s'agissait là aussi de la réconciliation de deux fractions d'un même peuple dans une circonstance où les catholiques étaient opprimés. Mgr Persico fut envoyé, il administra le diocèse et parvint à si bien négocier qu'il obtint la rentrée de l'évêque.

* * *
“ Après ce succès, il fut acclamé avec admiration par les Pères du 1er Concile de Baltimore qui se réunissait et qui devait trouver un élément de force dans la présence de l'envoyé pacificateur de Rome. Les questions à traiter étaient surtout des questions de pacification, et aussi l'examen de la situation particulière de l'Eglise en Amérique. Le Pape y avait désiré sa présence.

“ Mais, après le Concile, les Pères ne voulurent pour lui laisser abandonner leur Eglise d'Amérique, dont il était devenu membre, et ils obtinrent qu'il fût fait évêque de Savannah (au sud du Charleston).

* * *
“ C'est en cette qualité que Mgr Persico vint au Concile du Vatican, où il fut apprécié et aimé par de nombreux évêques et prêtres français. C'est là qu'il connut le T. R. P. d'Alzon, à la mémoire duquel il a voué une profonde vénération, et le T. R. P. Picard, son successeur.

* * *
“ Un schisme étant né à Malabar, Mgr Persico avait été envoyé

à cette lointaine expédition, et avait mené à bien sa mission délicate.

“ Il revint à Rome pour recevoir le dernier soupir de Pie IX, et puis s'occupa des âmes de ses diocésains, tout en travaillant à la Propagande, où son expérience était bien utile.

“ Récemment Léon XIII lui désigna un successeur à ses trois évêchés et l'éleva à l'archevêché de Damiette, pour l'employer à la mission qu'on sait et où une parfaite connaissance de la langue anglaise et des coutumes de ce pays et des Irlandais l'a si bien préparé. Il parle aussi très bien le français.

“ Voilà comment les ambassadeurs du Pape sont faits. ”

Croix d'honneur et médailles.—On lit dans le *Journal officiel*, parmi les nominations au grade d'officier de la Légion d'honneur :

“ Mgr Puginier (Paul-François), vicaire apostolique du Tonkin occidental. Chevalier du 5 mai 1884. Titres exceptionnels. ”

Nul n'a mieux servi la France depuis vingt ans, dans les contrées de l'Extrême-Orient, que l'illustre évêque auquel le gouvernement décerne cette décoration. Un voyageur, qui a visité le Tonkin, M. Georges Lieusson, parle ainsi dans le livre où il raconte ses longs voyages :

“ On nous avertit que le général (M. Brière de l'Isle) est en conférence avec Mgr Puginier. Nous ne rappellerons pas ici tous les services rendus à la cause française par ce prélat et par nos missionnaires : les Tonkinois chrétiens, élevés par les prêtres de la mission, ont secondé nos troupes et leur ont servi d'éclairés. Le bruit de l'échec de Lang Son est encore un secret, et la première personne que le commandant en chef mande pour le consulter est Mgr Puginier. C'est que rien ne remplace dans ce pays une expérience de vingt ans et un dévouement aussi éclairé que le sien. Nous voyons sortir l'évêque, escorté de son grand-vicaire ; Mgr Puginier est de haute stature et sa longue barbe grise ajoute à la majesté de son attitude. ”

Le *Journal officiel* publie aussi la nomination au grade de chevalier de l'ordre national de la Légion d'honneur d'une vénérable religieuse dont il rappelle en ces termes les services :

“ Mme Berthon (Madeleine), en religion Sœur Philomène, de l'ordre des Sœurs de la Charité et de l'Instruction chrétienne de Nevers ; attachée depuis trente-quatre ans, au service des salles de l'hospice de Troyes. ”

Enfin, dans la liste des médailles décernées aux personnes qui se sont distinguées, par leur courage et leur dévouement, en portant secours aux victimes des tremblements de terre survenus le 3 février 1887 (Alpes-Maritimes), nous lisons le nom de M. Clair, curé du Gros d'Utelle, parmi les titulaires de médailles d'argent de deuxième classe.

UNE NOBLE LETTRE.

Le président du tribunal de Namur (Belgique) ayant eu la faiblesse de se faire enterrer civilement, M. Frappier bâtonnier de l'ordre des avocats, a refusé de prendre part à ces tristes funérailles. Il a été maltraité par le journal *la Meuse*, et il a répliqué à ses attaques par cette lettre d'une admirable fierté :

Namur, 11 juin 1887.

“ Monsieur le rédacteur en chef,

“ Vous vous livrez contre moi à de vives attaques parce que je n'ai pas assisté à l'enterrement civil de M. le président de notre tribunal. J'ai pour principe, en effet, de ne pas prendre part à des funérailles profanes, parce que ces cérémonies favorisent déplorablement, à mon sens, le travail de déchristianisation de la société que la libre-pensée poursuit. Je craindrais de paraître pactiser avec l'idée sectaire de reniement de l'Eglise et de mépris de la religion qui plane sur ces manifestations publiques d'indifférence religieuse et de scepticisme.

“ Le spectacle de ces enterrements, que déplorait si justement Léopold Ier dans un document historique resté célèbre, ne peut qu'encourager dans les voies de l'apostasie et de la négation le peuple qui en est trop souvent témoin. Voilà pourquoi je me suis toujours tenu systématiquement éloigné de ces cortèges sans croix.

“ Sans doute, il peut en coûter de ne pas suivre le convoi d'un homme qu'on entourait de sympathies personnelles ; mais j'obéis à un mobile élevé du ressort de la conscience, au-dessus des censures de la presse. Aussi bien les critiques, les haros, les persifflages comme les tentatives d'intimidation me laissent assez indifférent et n'ébranlent pas ma fidélité aux traditions de discipline catholique.

“ Tous criez, à l'intolérance ! L'intolérant, c'est vous et non pas moi.

“ Notez que mon intolérance s'est bornée à ne rien dire, à rester chez moi, à m'abstenir silencieusement d'une cérémonie qui froisse mes convictions religieuses. Ce n'est pas là, convendez-en, une attitude bien attentatoire à la liberté des opinions.

“ Ce qui blesse la liberté, c'est la prétention, qui est la vôtre, d'ériger en devoir l'assistance obligatoire aux enterrements civils, avec souscription non moins obligatoire à l'achat d'emblèmes destinés à figurer dans le cortège. Ce qui est intolérable, c'est cette impertinente manie libérale de créer des devoirs nouveaux, laïques bien entendu, d'inventer des crimes, de vouer aux gémonies ceux qui ne consentent pas à emboîter le pas.

“ Je proteste contre ces procédés libéraux et contre le régime d'inquisition et de contrainte qu'ils tendent à introduire dans nos mœurs. Je le repousse au nom de la liberté des opinions et de la dignité des consciences.”

JÉRUSALEM.

C'est une singulière impression que l'on éprouve à se voir transporter tout à coup sur un sol qui a gardé de sa prédestination divine quelque chose de mystérieux, à se sentir vivre dans cette atmosphère de poésie et de légendes qui vous enveloppe tout entier, vous dérochant le monde réel et vous donnant la sensation d'une existence imaginaire dans laquelle vous marchez tout éveillé. Jérusalem ! Quel nom dans l'humanité parlera jamais aussi haut à l'âme du croyant, du poète, de l'artiste ! Quel monde étrange de visions confuses, tour à tour douces et terribles, éclatantes et sombre n'ouvre-t-il pas, ce nom sublime, à l'imagination qui chancelle, prise de vertige, devant ce spectacle surnaturel ! Ah ! je plains du fond du cœur les matérialistes, ou prétendus tels, les sceptiques ou ceux qui croient l'être auxquels toutes ces jouissances sont refusées. Pauvres gens ! se douteront-ils jamais combien est grande la privation qu'ils s'imposent en cadénaissant leur pensée de peur qu'elle ne s'échappe et ne prenne son vol vers les régions idéales !

Non, Jérusalem ne leur convient pas. N'y venez pas, sceptiques et railleurs de profession, ce pays là, voyez-vous, ne parle qu'à celui qui s'enthousiasme, qu'à celui qui sait le comprendre ; n'y venez pas, parce que les rues sont étroites et sales et les sentiers ont des ronces, parce que la campagne est aride et désolée et que le soleil y brûle plus qu'ailleurs, parce qu'on y vit mal et qu'on y dort plus mal encore ; n'y venez pas.

Mais l'artiste ! mais le poète ! où trouvera-t-il des horizons plus vastes, un ciel plus radieux et plus pur où se puisse déployer éperdument le vol capricieux de son imagination ? combien petit sera l'effort qu'il lui faudra faire pour se figurer vivre au temps mystérieux où le *Fils de l'homme* parcourait ces mêmes rues, suivait ces mêmes sentiers, en semant le bon grain de la parole divine, en guérissant les infirmes, en consolant les misérables et en bénissant les petits enfants ? Seul, au matin, je sors du couvent de la *Casa Nuova*, je m'enfonce dans les ruelles étroites de Jérusalem, et du coup me voilà transporté de deux siècles en arrière. C'est une existence nouvelle que je commence, et qui m'est déjà familière.

Cette foule, dans laquelle je m'ouvre un passage, je l'ai déjà vue quelque part, fêtant et acclamant Jésus et jetant à pleines mains les rameaux sous ses pas ; bientôt je la verrai hurlante et déchaînée, meurtrir les épaules saignantes du roi des Juifs, lui enfoncer une couronne d'épines sur le front, lui cracher au visage et réclamer son supplice avec des cris féroces. Ces Juifs déguenillés qui s'écartent de moi, je les connais : lesquels d'entre eux seront les bourreaux de Jésus, et lesquels lui aideront à porter sa croix ? J'interroge en vain leurs visages. Et ce paralytique, affaissé au coin d'une borne et tournant vers moi son regard plein de larmes

ne s'est-il donc pas encore trouvé sur le passage du Rédempteur ? Mais voici, traversant une rue étroite, une arcade vermoulue qui surmonte une fenêtre, c'est là que Pilate viendra bientôt présenter aux Juifs le martyr qu'ils réclament et qu'il s'écriera : *Ecce homo !* A deux pas plus loin, je vois une maison basse et carrée ; c'est là que Pierre reniera par trois fois son divin Maître. Enfin il n'est pas jusqu'à la mosquée d'Omar, cette merveille incomparable qui occupe l'emplacement où s'élevait jadis le temple de Salomon, que je ne puisse prendre pour le temple lui-même.

Et à chaque instant c'est un nouveau souvenir qui se présente, une nouvelle manifestation de l'Homme-Dieu, dans ces rues qui au bout de deux mille ans retentissent encore de son nom, sur ce sol qui a gardé la trace, ineffaçable à jamais, du moindre de ses pas. Et tous les jours je suis lentement, l'angoisse au cœur, dans cette Jérusalem qui a été saccagée et rebâtie tant de fois, cette *via dolorosa* où chaque station du Christ est marquée par une colonne, une pierre, une inscription. C'est ainsi que par une volonté mystérieuse, le même spectacle qui éveille la douloureuse pitié du croyant, indigné de ces inventions grossières, exalte l'imagination du poète qui s'émeut ; c'est ainsi que, par une antithèse curieuse, à Jérusalem c'est la foi qui devient clairvoyante et l'imagination qui se fait aveugle.

Les journées cependant succédaient aux journées, et je n'éprouvai aucune lassitude à recommencer vingt fois les mêmes visites aux lieux saints, les mêmes promenades dans la campagne morne de Jérusalem. Le matin, à l'heure où l'église du St-Sépulcre est à peu près abordable, j'allais rêver et m'agenouiller, moi à demi-incrédule, sur le *Tombeau*, tout resplendissant de l'éclat des mille lampes d'or et d'argent qui y brûlent jour et nuit ; puis, montant un escalier de vingt marches creusé dans le roc à deux pas de là, je me trouvais sur le Calvaire, au centre duquel une excavation recouverte d'une plaque de vermeil indique l'endroit même où fut plantée la croix. Dans la soirée, dès que la chaleur étouffante des après-midi était un peu passée, je prenais un cheval et galopais jusqu'à Bethléem, en m'arrêtant à mi-chemin devant le tombeau de Rachel ; ou bien, sortant de Jérusalem par la porte de David, je descendais par un sentier abrupt, à travers la vallée de Josaphat, ce fossé pavé de tombes ; puis, traversant le lit toujours à sec du Cédron, j'allais méditer dans la grotte de Gethsémani ou sous les ombrages du jardin des Oliviers.

Dans les excursions que je fis aux alentours de Jérusalem durant le séjour d'un mois que je fis dans cette dernière ville, il en est une fort courte, dont j'ai gardé un souvenir durable, bien qu'elle ait eu des suites qui auraient pu m'être funestes : je veux parler de la visite que je fis au couvent, non encore achevé, qui couronne la montagne des Oliviers. C'est une vaillante française, la princesse de la Tour d'Auvergne, qui le fait construire de ses propres deniers, et son intention était d'abord d'en faire cadeau à

la France ; mais le gouvernement de la République, pour des motifs tout politiques, n'a pas cru devoir accepter cette donation. Chaque hiver, depuis d'années, la princesse vient habiter, dans l'enceinte des constructions, un modeste chalet, véritable demeure de cénobite, qui contraste singulièrement avec son élégant pavillon de l'avenue Wagram. Le jour où je montai au couvent, elle voulut bien m'en faire les honneurs avec cette bonne grâce et cette affabilité qui trahissent la véritable grande dame sous le vêtement tout monastique qu'elle porte habituellement quand elle réside à Jérusalem.

Le monastère, qui est à peu près terminé aujourd'hui et qui couronne admirablement le sommet de la montagne des Oliviers est destiné à des religieuses carmélites que la princesse se propose de faire venir de France. C'est un vaste monument quadrangulaire, admirablement situé, puisqu'il domine d'un côté Jérusalem et les vallons qui descendent jusqu'à la plaine de Jaffa et que du côté opposé la vue s'étend jusqu'à la nappe bleue de la mer Morte.

Ce qu'il a fallu d'efforts et de patience pour amener au sommet de la montagne les matériaux destinés à l'édifice est inimaginable. Les chemins praticables font complètement défaut, et c'est, pour ainsi dire, à dos d'homme et pièce par pièce que le couvent du *Pater*, — je dirai tout à l'heure la raison de cette dénomination, — a été transporté sur l'emplacement qu'il occupe aujourd'hui. Mais la princesse de la Tour d'Anvergne, qui est italienne d'origine, est française par le cœur et la résolution, et, en dehors de ce travail tout matériel, elle a eu à combattre et à vaincre bien d'autres difficultés, tant de la part de Rome que de la part de la France.

L'Évangile nous apprend que Jésus dans une de ces promenades qu'il aimait à faire autour de Jérusalem avec ses disciples, s'arrêta un jour sur la montagne des Oliviers, et là leur enseigna l'Oraison dominicale. Aussi la princesse a-t-elle baptisé son couvent du nom de cette prière, et, sur les murs du cloître dont la cour intérieure est entourée, le *Pater* est gravé en lettres d'or dans trente-deux langues différentes. Ce n'est pas là une des moindres curiosités de ce couvent, et la fondatrice a été inspirée en cette occasion par un sentiment bien juste et bien louable.

Le *Pater*, en effet, cette prière sublime et simple tout à la fois, cette prière vraiment divine, également belle dans toutes les langues, est la prière universelle par excellence. Dans une chapelle souterraine du couvent, la princesse me fit voir la place où, suivant la tradition, Jésus enseigna à ses disciples cette prière admirable que tant de chrétiens répètent et que si peu comprennent.

Il est dans ce monument un monument que je n'aurai garde d'oublier : c'est un cénotaphe en marbre blanc sur lequel est couchée la statue, très ressemblante, de la fondatrice qui veut, la mort venue, dormir le sommeil éternel dans la cité sainte.

TRISTES FRUITS DE L'ÉCOLE SANS DIEU.

Un illustre policier, M. Macé, vient de faire paraître un livre, résultat de ses observations et de ses expériences : il y a semé ça et là, certaines réflexions très judicieuses :

Il cite le mot de Victor Hugo : “ Eclairer les têtes, vous n'aurez plus besoin de les couper. ”

“ M. Macé ne donne plus dans ces fadaïses oratoires.

“ Depuis 1831, réplique-t-il, les têtes n'ont pas manqué d'éclairage, et notre illustre poète doit être satisfait : on les coupe rarement ; mais les crimes n'ont fait qu'augmenter avec le progrès de l'instruction et prennent des proportions incalculables. ”

De même qu'on se garde d'un pain empoisonné, il faut se garder d'une instruction malsaine, plus funeste peut-être que l'excès même de l'ignorance.

C'est l'opinion de M. Macé, et il la développe en très bons termes :

“ L'éducation, comme on la donne aujourd'hui, n'est pas une garantie de moralité. On apprend à *bien dire*, c'est vrai ; mais ne vaut-il pas mieux apprendre à *bien faire* ?

“ Ce n'est pas avec les manuels civiques, en chassant les Frères et les Sœurs des écoles, en étouffant les croyances religieuses, que l'on trouvera le remords et le repentir.

“ Les réformateurs du jour pensent-ils que la jeunesse soit assez raisonnable pour se passer de guide et se créer une morale ? Non, ne le croyez pas ; et lorsqu'elle est aux prises avec la nécessité, ses passions et ses maigres ressources, elle n'a même plus la religion pour secours. ”

Et M. Macé conclut, lui aussi, par une citation de Victor Hugo. Car il est dans la destinée du “ grand penseur ” de fournir des formules sonores aux idées les plus contradictoires qu'il a tour à tour professées et trahies :

“ L'ignorance, dit Victor Hugo, vaut mieux que la mauvaise science. Laissez au peuple qui travaille et qui souffre, la croyance à un monde meilleur. ”

M. Macé n'est pas un déclamateur. C'est un homme qui a beaucoup observé et qui nous communique le résultat de ses observations.

Un symptôme surtout l'effraie : c'est l'extrême jeunesse de la plupart des criminels.

“ Il y a seulement vingt ans, dit-il, tous les voleurs étaient âgés. Aujourd'hui, d'une précocité inquiétante, ils forcent des serrures, et à vingt ans, ils assassinent. ”

Et ils assassinent “ avec des raffinements de cruauté inconnus jusqu'ici. ”

La Vierge à Valence, Espagne.

“ La Vierge, par qui est venu le salut du monde, est ici l'objet d'un culte, dont ce qui se passe à Lourdes, chez nous, peut à peine donner l'idée. Elle porte, à Valence, le nom trop humain, hélas ! de la *Virgen de los Desamparados*—chacun sait ce qu'est un navire désemparé. — Son origine se perd dans une ombre mystérieuse : on l'a trouvée un jour toute faite, comme la perle et les diamants.

“ La solennité a toujours lieu le second dimanche de mai, qui, cette année (1883), coïncidait avec la Pentecôte. Comme préface, le dimanche après l'Ascension, la Confrérie du Saint-Rosaire, dont le roi d'Espagne est l'*Hermano mayor* (le prier), a célébré sa fête particulière. Vers dix heures la troupe, musique en tête, drapeau déployé, se rangeait devant l'église dédiée à la Vierge. Bientôt arriva en grande tenue le capitaine général suivi d'un brillant état-major. Comme il était le représentant officiel du roi, dès qu'il parut, la marche royale se fit entendre. Messe solennelle. Un beau sermon, de grand style, après un hommage, sincère et d'ailleurs bien mérité, rendu à la noblesse assistance, a vigoureusement retracé les conditions de la vie des peuples sur le thème général et fécond de la Vierge de *los Desamparados*. Quatre mille personnes étaient présentes.

“ Le soir, la foule se pressant plus nombreuse encore, mue cette fois par la seule piété, il m'a été donné de savourer une de ces jouissances, d'âme que partageront tous les cœurs dominicains. Sous une illumination, dans ce beau temple construit en rotonde, comme le Panthéon de Rome, si éminemment propre à l'acoustique, la maîtrise de la cathédrale, composée de voix sévèrement choisies et d'une science musicale achevée, a commencé le *Chant du Rosaire*, le chœur chantant, le peuple répondant en récitatif. A chaque dizaine les rôles changent : le peuple commence, le chœur répond ; mais peu à peu, grâce au mouvement entraînant d'une composition faite avec la foi plus encore qu'avec le génie, la foule a saisi le rythme et l'air, de sorte qu'aux dernières dizaines c'était de quatre mille poitrines que s'élevait le chant de l'*Arc Maria*. Il doit se passer quelque chose de semblable au ciel, où, sans aucun doute, les anges chantent le salut à leur Reine.

“ Le jour de la grande Fête, deuxième dimanche de mai, ce n'est plus de la piété, c'est un de ces enthousiasmes populaires qui vous transportent malgré vous. Dès la veille, les rues s'illuminent, les musiques s'organisent, les pièces d'artifice éclatent. Toute la nuit, la foule va et vient, chante et prie. A quatre heures du matin, vingt mille personnes s'écrasent pour pénétrer dans un temple qui n'en contient pas cinq mille. On accourt de tous les environs, et tout le jour l'abord du temple est difficile, aussi bien que la circulation dans les rues. Le soir, procession générale. L'archevêque vient, avec tout le clergé en belles chapes d'argent brodées d'or, inviter la Vierge à se mettre en marche. Soigneu-

sement parée par ses *Camarenas* (dames d'honneur), qui sont des marquises du plus haut rang, elle s'avance lentement portée par douze cleres en dalmatiques. Six gendarmes à cheval ouvrent la marche. La procession en elle même ne diffère guère de celle de Saint-Vincent Ferrier. Autour de la statue un piquet de gardes nationaux : tout ce qu'il en reste. Ils sont chargés, en temps de révolution, de protéger la Vierge protectrice de Valence. Battez-vous, si cela vous fait plaisir, mais d'ici n'approchez pas. Voilà, si je ne me trompe, des gardes véritablement nationaux. Derrière marchent les *Camarenas* accompagnées des *Caballeros* les plus distingués, puis les autorités, cierge en main, puis une foule touchante *nu-pieds*, pour la plupart, toute revêtue de deuil et voilée. Ce sont ceux qui ont fait un vœu dans quelque danger, et qui viennent là pour l'accomplir. Sur le parcours, les fleurs pleuvent en avalanche, et, vue d'un lieu élevé, cette mer mouvante de la foule, sur laquelle tranchent les bannières, les croix, les ornements sacerdotaux, les lumières, la Vierge et dans les airs des nuages de fleurs : tout cela offre un des plus ravissants spectacles de la terre.

(L'Année Dominicaine.)

LA DOT DE NICOLE.

(Suite.)

II

Par une soirée d'automne, vers la fin de novembre, Jean, Toinette et Nicole sont réunis dans la chaumière. Jean est assis en face d'un modeste feu qui brûle en péjillant sur le devant de la vaste cheminée. Nicole se tient à sa gauche, sur un petit banc adossé au mur même ; Toinette occupe un siège pareil, en face de sa fille.

A la lueur de la flamme, on distingue vaguement les murs noircis de la vaste pièce ; on y voit suspendus les instruments de travail, maintenant au repos. Au fond, deux couchettes pratiquées dans la muraille entre les deux étroites fenêtres, la huche, où l'on serre le pain ; en face, une belle armoire en chêne, celle où l'on garde les habits de la famille.

— Nicole, dit le père d'un ton grave, il faut se rendre aux désirs de madame la comtesse. Ça, ma fille, je veux que, quand elle reviendra, en mai, avec les nouveaux mariés, elle te trouve mariée, toi aussi.

— Pourquoi tant se presser ? dit Nicole d'un ton inquiet.

— Parce que j'ai un motif tout particulier de ne point attendre. Ta mère et moi, après y avoir bien réfléchi nous avons le mari qu'il te faut. — Oh ! je sais bien qu'au premier abord, il ne te plaira pas. Mais, à ton âge, une fille doit, dans le choix d'un mari, prendre conseil de ses parents et non de ses caprices.

Ici j'ouvre une parenthèse, pour vous faire cet aveu que le

brave Jean ne se servait pas précisément des termes que j'emploie. Les paysans de l'Orléanais, alors comme aujourd'hui, traitaient notre belle langue française avec un sans-çon tout particulier. Enfant de ce cher pays, qui a si vaillamment défendu l'honneur et l'innocence de la patrie, lorsqu'elle était le plus menacée, je pourrais faire parler mes héros comme ils parlaient. A quoi bon ? A mon avis, pousser la couleur locale jusque là, ce n'est plus de l'art. Ceci dit, je reviens à mes gens.

A mesure que Jean précisait plus clairement sa pensée, Nicole paraissait plus triste.

Jean continua :

— Tu connais Claude, Nicole ?

— Si je le connais ? Eh ! qui donc ne le connaît à Saint-Aignan ?

— Ne fais pas tant la dédaigneuse, fillette ! C'est vrai, Claude n'est pas un bel homme. Les mauvaises langues, — il y en a ici une foule, — disent que Claude est un sot. Bêtises que tout cela ! Claude a tout autant d'esprit qu'il faut pour se tirer d'affaire, et joliment ! Tu sais aussi que ses parents ont du bien, tout autrement que nous, — que sa vieille tante Nanette en a, et que Claude est son unique héritier. Moi, je te dis que c'est là un beau parti, — si beau que ta mère et moi, nous n'osions pas y penser. C'est le père de Claude qui nous en a donné le premier l'idée. L'autre jour, en revenant d'Orléans, je l'ai rencontré, nous avons fait route ensemble. Je lui ai dit que madame la comtesse t'a donné cinquante écus de dot. — Peste, m'a-t-il répondu, voilà qui n'est pas à dédaigner ! Cinquante écus de six livres, cela fait trois cents livres. Eh ! avec trois cents livres, on achèterait un beau champ que j'ai en vue. N'a pas dans son coffre cinquante écus qui veut. Et vous avez sans doute en vue un fiancé pour la belle, car, pour belle, on peut le dire, votre fille l'est. Je connais quelqu'un qui ne la dédaignerait pas. — Cela se passait samedi dernier. La nuit et le lendemain, ta mère et moi, nous en avons causé, et nous nous sommes dit que, tout bien examiné, nous avions trouvé là ce qu'il nous faut. Sous prétexte d'aller lui demander quelque chose, j'ai été voir tantôt le père de Claude, et ma foi ! lui faisant un pas, moi, un autre, nous nous sommes trouvés d'accord.

— Vous auriez bien dû, mon père, me demander un peu ce que j'en pense.

— Ma fille, dit sèchement la mère Toinette, qui n'était pas précisément d'un caractère facile, quand les parents ont parlé, les enfants bien élevés et religieux comme toi n'ont qu'à obéir.

— Oui, excepté quand il s'agit de mariage. Après tout, c'est de moi qu'il est question. Si le mari que vous me donnez ne me plaît pas, croyez-vous que je l'aimerai ?... Et, si je ne l'aime pas, cela fera un beau ménage !

— Eh ! qu'est ce que tu lui reproches à ce garçon ?

— Ce que je lui reproche ! Ah ! si vous me permettez de parler, j'en aurai long à dire sur ce sujet. D'abord il ne me prend qu'en

dépit de cause. Il a demandé la fille de Blaison, on l'a refusé. Il a demandé celle de Maudit, on l'a refusé encore. Il est allé à Saint-Messin frapper à la porte de Gallaud ; on la lui a fermée au nez. Et tout cela, pourquoi ? Oui, pourquoi un garçon de bonne famille et qui a du bien, comme vous le dites, a-t-il reçu tant d'affronts ? Parce qu'il est ridicule. Le malheureux n'a pas pour deux sous d'intelligence et, avec cela, il a la manie de faire le beau parleur. Jamais on n'a vu un vaniteux pareil. Ce n'est pas tout : quelle tournure ! Quant à moi, je ne puis le regarder sans rire, quand je le vois passer avec son air niais et content de lui.

— Alors, reprit aigrement Toinette, il te faudrait un monsieur de la ville, quelque freluquet qui n'aurait ni argent, ni religion.

— Pardonnez-moi, maman, je n'ai pas de ces sottes idées. Je ne désire nullement épouser un homme au dessus de ma condition. Paysanne je suis, et paysanne je veux être. Vous me voyez donc toute disposée à épouser un laboureur comme nous, mais cela me ferait trop mal au cœur, de prendre pour mari un garçon dont personne ne veut, et qui, partant, m'exposerait aux quolibets. Que voulez vous ? Chacun a son défaut : moi, je suis fière !

Jean et Toinette se regardaient d'un air embarrassé et mécontent. — Assez causé comme cela ! dit Jean. Tout ce que tu pourrais dire ne servirait de rien. J'ai promis à Richaud que nous irons passer demain la veillée chez lui ; nous y irons. Bien entendu, Claude y sera, et je suis sûr que, quand tu lui auras un peu causé, quand tu verras comme il t'aime, — car il t'aime déjà, je le sais, — tu ne parleras plus de lui, comme tu viens de le faire.

— Pour ça, si !

— Comment ! s'écria Toinette. Tu oses donner un démenti à ton père ! Ah ! je l'avais bien pensé, sans le dire : quand il s'agira de marier cette fille-là, autant elle nous a donné de joie par son obéissance, par sa gentillesse jusqu'à présent, autant elle nous causera d'ennuis par ses idées de grandeur.

— Je vous assure, maman, que vous vous trompez. Je ne suis pas...

— Suffit ! dit le père Jean, qui, visiblement, se mettait en colère. Oui ou non, veux-tu nous désobéir ? Comment ! je te trouve un mari qui t'apporte une dot dix fois plus grosse que la tienne, un mari qui aime le travail, qui ne boit pas, un mari qui t'aime, et tu me le refuses ! Ah ! bien, si c'est comme cela, je te réponds que tu n'auras pas la vie douce à la maison !

— Oh ! mais non ! gronda Toinette.

— Vous l'exigez ? Eh bien, j'obéirai ! J'irai demain chez Richaud, je verrai son garçon. S'il me parle, je lui répondrai, et, après-demain, tout Saint-Aignan se moquera de moi.

— Assez ! dit Jean d'une voix tonnante ; il est temps de faire la prière et de se mettre au lit.

DÉCÈS DE LA SEMAINE.



C'est une sainte et salutaire pensée de
prier pour les morts, afin qu'ils soient
déliivrés de leurs péchés.

11 Mach. XII, 46

PRIONS POUR NOS MORTS

Frère Eusèbe de Poorter, frère de la Charité. — Frère Philibert, des écoles chrétiennes. — Mathilde Perreault, ve de F.-X. Archambault. — Rémi Robert. — Zéphirin Bourbonnière. — M. Joly, ép. A Jacques. — Sophie Pellerin. — Alexis Beauchamp. — C. Lacroix, ép. P. Guyon. — Antoine Bruneau. — R. Trudel, ép. J. Laramée. — Adolphe Héroux. — Elise Tarcot. — M. Laverdure, ép. J.-B. Larin. — Victor Mery. — Catherine Giltner. — Théophile Paré. — Théodule Dubreuil. — Louis Lanthier. — M. Guimond, ép. Belair. — Julie Dionne. — Roger Dandurand. — Robert Bannerman.

DE PROFUNDIS.

MAGASIN DU SACRE-CŒUR DESAULNIERS FRÈRE & CIE

(SUCCESEURS DE L. E. DESMARAIS)

IMPURTEURS D'ORNEMENTS ET BRONZES D'ÉGLISE

VÊTEMENTS SACERDOTAUX ET VASES SACRÉS

ASSORTIMENT COMPLET D'IMAGERIE RELIGIEUSE

CHAPELETS, MÉDAILLES ET CRUCIFIX

BANNIÈRES, MERINOS A SOUTANES, SAY NOIR,
HUILE D'OLIVE, CIERGES, ETC., ETC.

Toutes les commandes par la malle ou autrement sont remplies avec ponctualité et promptitude.

Les Messieurs du clergé et les communautés religieuses sont priés de bien vouloir faire une visite à notre assortiment, qui est absolument au complet.

1628 RUE NOTRE-DAME 1628

MONTREAL.

PENTURES A RESSORT DE GEER
employées dans plus de trente églises
et dans un plus grand nombre d'édi-
fices publics, les seules durables.

AUSSI BOURRELETS EN CAOUTCHOUC POUR GARANTIR DU FROID PAR LES PORTES ET FENÊTRES

Chez **L. J. A. SURVEYER,**

1588, RUE NOTRE-DAME.

MONTRES Grand choix de MONTRES en OR
et ARGENT des plus célèbres ma-
nufactures Suisses et Américaines;
Bijoux de sa fabrication et de l'Étran-
ger, argenterie, lunettes et orfè-
vres en or, argent, acier et nickel. Cha-
pe-

lets en pierres précieuses montés sur or et argent. Médailles en or.
(Sujet religieux). Chez,

NARCISSE BEAUDRY,
1580, rue NOTRE-DAME Montréal.



MEARS & STAINBANK

LONDRES-ANGLETERRE

REPRÉSENTÉS PAR

H. & J. RUSSEL
22 RUE ST-NICOLAS, Montreal

AGENTS AUSSI POUR

THE JONES, BELL FOUNDRY CO.
TROY, NEW-YORK

WILLIAM BRITTON

PLOMBIER

Poseur d'Appareils à Gaz

A EAU CHAUDE ET A VAPEUR

TOUTES ESPECES DE TRAVAUX EN METAL

COMMANDES EXECUTÉES PROMPTEMENT

15, RUE CLAUDE

En face du Marché Bonsecours

MONTREAL

JOS. CHS VAILLANCOURT
Menuisier & Charpentier

45 PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL.

Ouvrages de toutes sortes, en bois
et en peinture,

A BAS PRIX

ÉTABLI EN 1859

HENRY R. GRAY

Chimiste-Pharmacien

144, Rue Saint-Laurent

MONTREAL.

Prescriptions des médecins préparées avec
soin. Première qualité de drogues et matières
chimiques.

MAISON DE SANTE

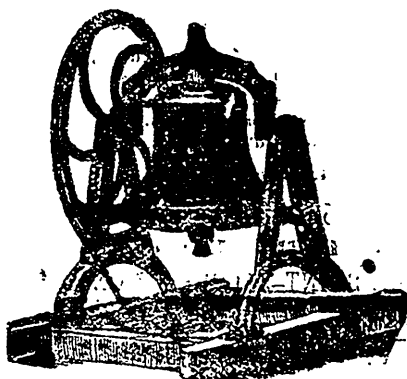
POUR LES

ALIÉNÉS ET LES EPILEPTIQUES, ETC., ETC.

SOUS LA DIRECTION DES

FRÈRES DE LA CHARITÉ.

Quelques pas plus loin que l'église de la Longue-Pointe, et du même côté de la dite église près Montréal, P. N.



FONDERIE CANADIENNE

CLOCHES

POUR EGLISES, COLLEGES ET COUVENTS

Seules ou en Carillons
AVEC MONTURES EN FER OU EN BOIS

A meilleur marche et de meilleure
qualité que les cloches anglaises
ou américaines.

Fournitures pour intérieur
des églises.

Appareils de chauffage d'après les
meilleurs systèmes.

E. CHANTELOUP, 593, Rue Craig, Montréal, P. Q.



Les célèbres Vins du
Canada, la Bière et le Por-
ter Labatt de London, le
Beurre de choix, sont les
spécialités de la Maison

J.-B. RICHER

No 556, Rue LaGauchetière

MONTREAL.



LOTÉRIE NATIONALE

CLASSE D.

Tirages, le Troisième Mercredi de chaque mois.

Le troisième tirage mensuel aura lieu le

MERCREDI, 17 AOUT 1887, A 2 H. P. M.

VALEUR DES LOTS :

\$ 60,000.00

PREMIÈRE SÉRIE			DEUXIÈME SÉRIE		
NOMENCLATURE DES LOTS			NOMENCLATURE DES LOTS		
1 Immeuble.....	de	\$5,000 \$5,000	1 Immeuble.....	de	\$1,000 \$1,000
3 Immeubles.....	de	1,000 3,000	2 Immeubles.....	de	500 1,000
8 Pianos.....	de	400 3,200	4 Voitures.....	de	250 1,000
12 Terrains à Montréal.....	de	300 3,600	50 Chaines d'or.....	de	40 2,000
26 Ameublements.....	de	200 5,200	500 Plateaux d'argent.....	de	10 5,000
50 do.....	de	100 5,000			
100 Montres d'or.....	de	20 5,000			
1,000 Montres d'argent.....	de	20 20,000			
1,200 Lots valant		\$50,000	557 Lots valant		\$10,000
\$1.00 LE BILLET			25 cts LE BILLET		

S. E. LEFEBVRE, secrétaire.

Bureau : No 19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL.

ORGUES--HARMONIUMS DOMINION

—FABRIQUÉS SPÉCIALEMENT POUR L. E. N. PRATTE.—

PAR LA

COMPAGNIE D'ORGUES ET DE PIANOS DOMINION, BOWMANVILLE, ONT.

A l'usage des Eglises et des chapelles de communautés, d'après des devis particuliers et autres que ceux du catalogue, 20 ans pour 5 ans et surpassant en RICHESSE, en PLISSANCE et en SÉAVITÉ DE SON les meilleurs instruments de fabrication étrangère. Les plus éminents Organistes du pays recommandent les Orgues-Harmoniums "DOMINION".

Satisfaction garantie et conditions faciles

Toujours en magasin, L'ASSORTIMENT LE PLUS VARIÉ QU'IL Y AIT EN CANADA
Commandes par la Poste et autres remplies avec diligence. Grande réduction de Prix.

L. E. N. PRATTE

Agent général pour la province de Québec.

1678 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.